

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00372212 1

Buguet, Henry
Foyers et coulisses

PN
2636
P3B8
v.13



13

FOYERS ET OULISSES

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DE TOUS LES THÉÂTRES DE PARIS

Lior. 13

RENAISSANCE

TOME I^{er}

AVEC PHOTOGRAPHIES

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
RUE DE CHARTRES, 10 ET 11
PALAIS-ROYAL

MDCCLXXVI

Tous droits réservés.



FOYERS & COULISSES

TREIZIÈME LIVRAISON

RENAISSANCE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON SUR-SEINE. — J. ROBERT

FOYERS
ET
COULISSES

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES THÉÂTRES DE PARIS

PAR
HENRY BUGUET

RENAISSANCE

1 franc 50

AVEC DEUX PHOTOGRAPHIES

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1882
Tous droits réservés.



PN
2636
P3B8
v. 12

RENAISSANCE

(1838 — 1873) •

Les Parisiens se ressouviennent encore de la salle Ventadour (les Italiens) qui fut le rendez-vous de l'aristocratie et du monde officiel et financier lorsque la Patti, lors de la direction Bagier, faisait entendre ces notes qui enthousiasmaient toute une pléiade d'admirateurs et d'admiratrices.

C'est dans cette salle, construite en 1829 pour l'opéra-comique et aujourd'hui devenue un comptoir financier, qu'en 1838, Anténor Joly, journaliste, homme d'action, d'esprit et de bon goût, fondait la Renaissance. Il en avait obtenu le privilège et pouvait faire représenter sur ce théâtre : des comédies, des drames, des opéras en deux actes avec *récitatifs* et des vaudevilles avec airs nouveaux.

Il réunit assez rapidement une excellente troupe dans laquelle on remarquait pour le chant : Anna Thillon, Féréol et quelques autres ; pour le drame et la comédie : Frédéric Lemaître, Bocage, Montdidier, mesdames Dorval, Albert, Atala Beauchêne ; et, le 8 novembre de cette même année 1838, il ouvrit les portes de la Renaissance par un drame nouveau de Victor Hugo : *Ruy Blas*. Le succès fut immense et l'engouement du public se continua pendant trois années consécutives où les romantiques obtinrent de nouveaux triomphes. La nomenclature des pièces représentées sur cette scène est assez longue. A cette époque, le succès d'une œuvre s'affermait dès les premiers soirs et il ne fallait pas comme de nos jours 300 représentations pour reconnaître un charpentier dramatique. Frédéric Soulié avec ses quatre grands drames : *Diane de Chivry*, *le Fils de la Folle*, *le Proscrit* et *Clotilde*, ayant pour interprètes Frédéric Lemaître, et madame Dorval. Alexandre Dumas avec *Paul Jones* et *l'Alchimiste* interprétés par Frédéric Lemaître. La *Fille du Cid*, de Casimir Delavigne ; la *Jeu-nesse de Goethe*, de madame Louise Collet ; le *Sylphe*, de Auguste Maquet ; la traduction *du 24 février*, de Werner, par Camille Bernay et Hippolyte Leroy ; *Miss Kelly*, de Paul Duport et Édouard Monnais ; *l'Age dans le monde et le diable à la maison*, de

Fr. Courcy et Dupeuty; les *Parents de la fille*, de d'Arners et Davrecourt, témoignent assez de la splendeur de ce théâtre dans le genre dramatique.

La musique eut aussi sa grande part dans cet immense concert d'acclamation avec *Lucia di Lamermoor*, de Donizetti, interprété *ravissimo* par Anna Thillon, puis *Lady Melvil*, d'Albert Grison; l'*Eau merveilleuse*, du même auteur; la *Jacquerie*, de Joseph Mainzer; le *Naufrage de la Méduse*, de MM. de Flotow et Pilati; *Olivier Bancelin*, et *Mademoiselle*, de Fontanges; *Louis de Malte*, de Pellaert; le *Roi Margot*, de Thys; la *Chaste Suzanne*, d'Hippolyte Monpou; et le *Zingaro*, de Fontana, et *tutti quanti* qui alternèrent avec les opéras, opéras-comiques, comédies et drames. Cette réputation de vaillance, d'esprit et d'activité pouvait se continuer encore si le régime du « *bon vouloir* » n'avait créé la rivalité des deux autres théâtres privilégiés: l'Opéra et l'Opéra-Comique. Différents procès au sujet du ténor Marié qui avait fait partie entre temps de l'Opéra-Comique et qui dû sur décision de justice y retourner. *Lady Melvil*, d'Albert Grison, fut aussi, ainsi que la *Chaste Suzanne* d'Hippolyte Monpou, le sujet de procès en revendication du genre et de forme classiques exclusivement réservés à l'Académie nationale de musique.

L'Opéra et l'Opéra-Comique ne jouèrent

ni *Lady Melvil* ni la *Chaste Suzanne* ; mais ces tracasseries mirent fin à une entreprise qui avait fait honneur à la bonne direction et à l'excellence de la troupe d'Anténor Joly. La Renaissance ferma le 23 mai 1844.

LA RENAISSANCE (1867)

— SALLE VENTADOUR —

Entreprise éphémère qui vécut pendant quelques jours de l'année 1867 et qui servit en quelque sorte de succursale au Théâtre-Lyrique. M. Carvalho alors directeur de celui-ci, se trouvait dans d'assez mauvaises affaires, et, prévoyant que le moment arriverait où il se verrait obligé d'abandonner une exploitation qui lui avait coûté beaucoup de peines et de soins, il eut l'idée d'organiser dans la salle Ventadour, pour les jours où la troupe d'opéra italien ne donnait pas spectacle, une espèce de doublure du Théâtre-Lyrique. Il espérait ainsi se réserver une exploitation lucrative, pour le cas très probable où il serait mis en demeure d'abandonner sa première entreprise. Mais on n'organise pas à la légère et de cette façon, un théâtre d'opéra : M. Carvalho en fit l'expérience. Il lui fallait une seconde troupe, un second orchestre, de

nouveaux chœurs, enfin un personnel complet, ensemble qu'il n'est certes pas facile de réunir. Le directeur donna son premier spectacle à la salle Ventadour dans le courant de novembre ou décembre 1867, spectacle composé d'une représentation de *Faust*, de Gounod, ouvrage déjà usé au Théâtre-Lyrique, donné sans l'aide de madame Carvalho, qui l'avait rendu célèbre, et avec un orchestre et des chœurs incomplets.

L'effet fut des plus fâcheux. Le directeur voulut persister néanmoins; mais au bout de cinq ou six représentations il dut reconnaître son erreur et renoncer entièrement à cette nouvelle spéculation.

LA RENAISSANCE (1873)

Le troisième théâtre de la Renaissance est construit sur l'emplacement du théâtre de la Porte-Saint-Martin, incendié, comme on sait, pendant les dernières journées de la Commune.

Le balcon du foyer offre une nouveauté architectonique d'un réel intérêt. Il est soutenu par huit cariatides couplées, deux sur chaque gaine.

Au dedans comme au dehors, le nouveau théâtre est un édifice élégant, de proportions harmonieuses, et dont l'agencement

est heureusement adapté aux aises des spectateurs.

On arrive à la salle par trois larges entrées, aboutissant au contrôle et conduisant par un perron à double évolution, au foyer-vestibule, d'où partent les escaliers qui mènent aux différentes places. Afin d'augmenter encore les commodités de ces issues spacieuses, en divisant le public, l'architecte a ménagé au rez-de-chaussée deux escaliers latéraux appelés à desservir les petites places.

La salle peut contenir douze cents personnes. Elle renferme quatre rangs de galeries. Les loges en sont vastes et bien découvertes. L'ensemble est d'une coupe gracieuse et la décoration intérieure, confiée à MM. Rubé et Chapron, décorateurs du grand Opéra, est aussi riche qu'artistique.

Les couloirs sont bien éclairés et bien ventilés.

Quant à la scène, qui a un peu plus que la dimension de celle du Vaudeville, avec dix mètres de profondeur elle est assez vaste pour qu'on y joue même des féeries. Elle est complétée par deux dessous, deux ponts de service et tous les accessoires de machination propres à la mise en scène des pièces à spectacle.

Commencée le 1^{er} juillet 1872, la construction de ce théâtre fut terminée le 1^{er} mars 1873, sur les plans de M. de Lalande, qui a

procédé aussi à la construction du théâtre des Nouveautés, boulevard des Italiens et qui a restauré tout dernièrement le Gymnase. M. de Lalande a bien mérité la croix d'honneur qui orne sa boutonnière.

Les sculptures de la façade du nouveau théâtre de la Renaissance sont de M. Carrier-Belleuse.

NOMENCLATURE DES PIÈCES

REPRÉSENTÉES A LA RENAISSANCE

— 1873 —

PREMIÈRE PÉRIODE

DIRECTION HOSTEIN

La *Femme de feu*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. A. Belot, joué par MM. Maurice Desrieux, Regnier, Paul Clèves, Reykers, Paul Albert, Cosmes ; mesdames Périga, Ramelli, Marie Grandet, Cassothy, de Géraudon, Fabert, Helmont, Louise Magnier, Fany Génal, Rose Mayer, Marie Roux et la petite Reynold. (Cette pièce a eu 31 représentations.)

Jane, drame en trois actes de Alfred Tou-roude. (42 représentations.)

La *Belle et la Bête*, comédie en deux actes, de MM. François Oswald et Charles Dumay. (13 représentations.)

L'Education d'Ernestine, comédie en un

acte, de M. William Busnach. (26 représentations.)

Venez, je m'ennuie, comédie en un acte, de Charles Monselet. (18 représentations.)

Le Club des séparés, comédie en un acte, de W. Busnach. (18 représentations.)

Blanche et Blanchette (du répertoire des Folies-Dramatiques, 1850), drame-vaudeville en cinq actes, de M. de Saint-Hilaire, arrangé par M. W. Busnach. (24 représentations.)

Le Client de Campagnac, comédie en un acte, de M. Georges Petit. (19 représentations.)

La Parisienne, comédie en un acte, de madame Louis Figuier. (6 représentations.)

Coupe de cheveux à 50 centimes, comédie en un acte, de Charles Gabet. (26 représentations.)

L'Oubliée, drame en quatre actes, d'Alfred Touroude. (33 représentations.)

Thérèse Raquin, drame en quatre actes, de M. Emile Zola, joué par MM. Maurice Desrieux, Grivot, Montrouge. Reykers; mesdames Dica Petit, Laurent et Dunoyer. (9 représentations.)

Cette pièce termine l'essai dramatique tenté par M. Hostein.

Du 8 mars au 20 juillet 1873, il a donc été représenté : quatre drames, un drame-vaudeville, une comédie en deux actes et six comédies en un acte.

TABLEAU DE LA TROUPE

(Première Période.)

MM. Albert (Paul).	M ^{mes} Dunoyer.
Castellano.	Dica Petit.
Caliste.	Fabert.
Clèves (Paul).	Fayolle.
Cosmes.	Florentine.
Dumaine.	Georges.
Desrieux.	Gérard (Laurence).
Grivot.	Genat (Fanny).
Gerber.	Géraudon (de).
Fabien.	Grandet (Marie).
Albert Mertz.	Helmont (Marie).
Montlouis.	Lia Félix.
Montrouge.	Leroux (Marie).
Pellerin.	Laurent (Marie).
Régnier.	Leriche.
Reyhers.	Magnier (Louise).
M ^{mes} Bilhaut.	Mayer Rose.
Baretta.	Pauseron.
Conti.	Periga.
Cassothy.	Rumelli.
Carpentier.	Reynold (enfant).

SECONDE PÉRIODE

Du 4 septembre 1873 au 26 mai 1874.

M. Hostein abandonne le genre dramatique qui ne lui a pas réussi et s'entend avec Jacques Offenbach qui lui prête une troupe de chanteurs, sous condition de ne jouer que ses œuvres.

Reprise des opérettes :

Apothicaire et Perruquier. (55 représentations.)

Permission de dix heures. (39 représentations.)

Pomme d'api. (51 représentations.)

M. Choufleuri... (51 représentations.)

Ce spectacle coupé eut un certain succès; il posa madame Théo en étoile; ses camarades, mesdames Grivot, Dartaux, Perret, MM. Daubray, Falchieri, Bonnet, Grivot, Habey, Jean Paul furent chaleureusement applaudis.

La Renaissance lyrique était fondée.

Suite du répertoire Offenbach :

Mesdames de la Halle. (29 représentations.)

- *Mariage aux lanternes*. (20 représentations.)

Le 66. (19 représentations.)

Daphnis et Chloé. (20 représentations.)

Par exception, reprise d'une pièce jouée à Cluny, la *Jeunesse de Voltaire*, comédie en un acte, en vers, de Paul Foucher. (18 représentations.)

Le *Salon cerise*, comédie en un acte d'Hector Crémieux, jouée 124 fois.

La *Jolie parfumeuse*, opéra-comique en trois actes de MM. Hector Crémieux et Blum. Musique de Jacques Offenbach. Interprété par mesdames Théo; Grivot; Fonti; Pauline Lyon; Castello; Jane Eyre; Giotti; Godin; Albony; mesdames Bonnet; Daubray; Froy; Cosmes; Albert.

Ici se termine le traité conclu entre MM. Hostein et Offenbach, quoiqu'il eut été fait jusqu'au 31 mai.

Il eut pour avantage de faire connaître le théâtre de la Renaissance encore bien ignoré, de faire sortir de l'obscurité Jeanne Granier, la charmante étoile d'aujourd'hui. Ne prévoyant pas cette brusque rupture, on avait répété pour terminer la saison : la *Princesse de Trébizonde*, les *Barbards* la *Bonne d'enfants*, la *Rose de Saint-Flour*. et *Moucheron*, pièce qui a sa légende, car mise en scène successivement aux Variétés, à la Renaissance, aux Bouffes, elle ne devait être jouée qu'en 1881.

TABLEAU DE LA TROUPE

(Deuxième période.)

MM. Falchieri.	M ^{mes} Bressolles.
Habay.	Castello.
Bonnet.	J. Granier.
Daubray.	Pauline Lyon.
Grivot.	Louise Albouy.
Roy.	Lefèvre.
Courcelles	Debryat.
Jean Paul.	Capet.
M ^{mes} Dartaux,	Godin.
Théo.	E. Albouy.
Grivot.	Guiotti.
Perret.	Prémond.
Fonti.	

ADMINISTRATION

M. Hostein, directeur; de Brossin, secrétaire; Paul Callais, régisseur général; Constantin, premier chef d'orchestre; Léon Lami, deuxième régisseur.

TROISIÈME PÉRIODE

Du 10 septembre 1874 au 4 novembre 1875.

Reprenant sa direction personnelle, M. Hostein mit à l'étude la féerie : les *Bibelots du diable*, des frères Cogniard et Clairville. L'entreprise était hasardeuse, vu le cadre restreint du théâtre. Après trois jours de relâche, lorsqu'il en eût fallu huit, le rideau se leva sur les *Bibelots du diable* qui n'eurent que 38 représentations.

Malgré de beaux décors, de riches costumes et un ballet de dix-huit danseuses, le résultat fut nul; M Hostein fit alors un traité avec M^{lle} Scriwaneck pour une reprise de *Gentil Bernard* qui n'obtint que 18 représentations.

M. Hostein monte l'opérette; contracte quelques engagements heureux et débute le 10 septembre 1874, par : *La Famille Trouillot*, opéra comique en trois actes de MM. Hector Crémieux et Ernest Blum, musique de Léon Vasseur, joué par MM. Paulin Ménier, Vauthier, Reine, Julien Longrois, Guillot, Lacombe, Caliste, Paul Albert, Cosmes : mesdames Thérèse, Noémie, Henry, Blanche Miroir, Panseron, Bied, Alice Gietz. (60 représentations.)

L'essai ne fut pas des plus fructueux;

le talent de Thérèse ne suffit pas pour sauver la pièce; on comptait beaucoup sur la tentative originale de faire chanter l'opérette par Paulin Ménier; le genre ne lui convenant pas, il abandonna son rôle à la onzième représentation; il fut repris par Lary, un jeune ténor venant de l'Athénée.

Le *Salon Cerise* servait de lever de rideau.

Forcée de chercher sa voie, la Renaissance vit enfin arriver la veine; l'Alcazar de Bruxelles tenait un grand succès: *Giroflé-Girofla*, son aimable directeur M. Humbert, en avertit gracieusement la direction de la Renaissance. Des pourparlers s'engagèrent entre M. Hostein et les auteurs. Après bien des hésitations justifiées par l'insuffisance du personnel, l'affaire se fit après engagement de mesdames Alphonsine et Granier, et le 11 novembre eut lieu la première de *Giroflé-Girofla*, opérette en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de Charles Lecoq, jouée par MM. Jolly, (créateur prêté par M. Humbert.) Reine, Puget, Vauthier, Goberau, Cosmes, Paul Albert, Fournier, Leclerc, Montfort. Mesdames Jeanne Granier, Alphonsine, Laurent, Colas, Panseron, Bied, Albougy, Nina. (28½ représentations.)

Nota bene: Mademoiselle Granier ne s'est jamais fait remplacer.

Marasquin a été repris par Mario Wid-

mer, créateur du rôle à Bruxelles; puis par Lary et Tautleberg et Legros; à noter aussi que Dailly a joué le rôle de Pedro.

Cette pièce était accompagnée du *Mari à tiroirs*, comédie en un acte de MM. Leterrier et Vanloo, (143 représentations,) ou de *Trop curieuse*, comédie en un acte des mêmes auteurs. (236 représentations.)

Vient ensuite la *Reine Indigo*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Jaime et Victor Wilder, musique de Johann Strauss.

Principaux artistes : mesdames Alphon sine, Zulma Bouffar, Silly, Peschard, Marie Grandet. MM. Puget, Vauthier, Max Simon. (98 représentations.)

Marianne et Janot, opérette en un acte de Eugène Moniot. (59 représentations.)

M. Hostem pense à monter les *Porche-rons*. Il y a même un commencement d'exécution; l'auteur, M. Sauvage, donne lecture de la pièce. Les rôles sont distribués, les décors sont commandés, mais après un travail assez laborieux, ce projet est abandonné pour faire place à la *Filleule du roi*, opéra-comique en trois actes, de Cormon et Raymond Deslandes, musique de M. Vogel, déjà représenté à Bruxelles le 40 avril 1875.

Interprètes : Mesdames Peschard, Luigini, Villa, Blanche Miroir, Jane May; MM. Vauthier, Dailly, Julien Derval. (12 représentations.) Insuccès aggravé par un

retard dans la livraison des décors, l'enrouement subit de Vauthier et le trac monstre de mademoiselle Luigini chantant pour la première fois à Paris.

Les *Deux cousines*, opéra comique en un acte d'un amateur de Boulogne-sur-Mer, musique de M. Sauvage Trudin, servant de lever de rideau.

4 novembre. Dernière représentation de M. Hostein, 32 mois de direction, autant de jours à la recherche d'un succès. *Giroflé-Girofla* avait donné quelque espoir, la *Filleule du roi* a précipité l'effondrement, et cependant, il y avait la *Petite Mariée* en perspective !

QUATRIÈME PÉRIODE

1875.

M. Victor Koning prend la direction avec une société anonyme richement constituée. Il a pour secrétaire administrateur général M. Guillaume. Le 14 décembre 1875, reprise de la *Reine Indigo*; le 17, reprise de *Giroflé-Girofla*; le 18, reprise de la *Reine Indigo*. Enfin le 21, première représentation de la *Petite mariée*, opéra bouffe en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de Charles Lecoq, joué par Vauthier, Puget, Dailly, Caliste, Albert. Mesdames Jeanne Granier, Alphonsine, Blanche

Miroir, Panseron. (Ces artistes ont été doublés par : Berthelier, Crambade, Falchieri, Audran, Urbain, Raoult, mesdames Hading, Tony, Ribe, Darème. (268 représentations.)

L'Homme et la Bête, comédie en un acte de M. de Velpré (Prével.) (66 représentations.)

— 1876 —

La Savoisiennne, opéra comique en un acte, paroles de M. Dufrenoy, musique de M. du Griez. (58 représentations.)

Encore une pièce qui n'aurait eu qu'un bon petit succès d'estime, si un incident ne l'avait fait sortir de l'ombre. Madame Peschard, engagée à de forts beaux appointements, jusqu'au 31 mai restait inoccupée, M. Koning, usant de son droit et désirant utiliser les loisirs de sa pensionnaire, lui fit reprendre à la dix-septième le rôle de Marie. Madame Peschard ne le fit pas de gaité de cœur; il y eut bien quelques résistances tapageuses, mais le bon sens aidant, tout rentra dans l'ordre et elle en joua le rôle quarante-deux fois.

La Petite Mariée et *Trop curieuse*, tiennent l'affiche.

Le Truc du colonel, pièce en un acte de MM. Busnach et Liorat, jouée au bénéfice de M. Callais. (73 représentations.)

Kosiki, opéra comique en trois actes, de MM. Busnach et Liorat, musique de Charles Lecocq, joué par mesdames Zulma Bouffar, Harlem, Pauline Lasselin, Noterman, etc., MM. Vauthier, Berthelier, Puget, Urbain, William. (108 représentations.)

Les *Parents pour rire*, comédie en un acte. (51 représentations.)

La *Marjolaine*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Vanloo et Leterrier, musique de Lecocq, joué par Berthelier, Vauthier, Puget, Caliste, Valotte, Gaussins, mesdames Jeanne Granier, Théo, Ribe, Carli, etc. (151 représentations.)

Le 3 décembre 1876, mort de M. Guillaume, administrateur général. M. Pelletier lui succède.

— 1877 —

On demande un mari, comédie en un acte de MM. Vanloo et Leterrier. (189 représentations.)

Le *Sabre de mon oncle*, comédie en un acte de M. Émile Abraham. (83 représentations.)

La *Tzigane*, opéra comique en trois actes, de MM. Delacour et Wilder, musique de Johann Strauss, joué par MM. Ismaël, Berthelier, Urbain, Caliste, William, mesdames

Zulma Bouffar, Léa Dasco, Piccolo, Panseron, etc. (87 représentations.)

— 1878 —

Le je ne sais quoi, comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy. (291 représentations.)

Le *Petit Duc*, opéra comique de MM. Meilhac et Halévy, musique de Ch. Lecocq, joué par mesdames Jeanne Granier, Desclauzas, Mely Meyer, Léa Dasco, Piccolo, Panseron, Ribes, etc. MM. Berthelier, Vauthier, Urbain, Helim, Deberg, Hervier. (323 représentations.)

Les *Bijoux de Jeannette*, opérette de M. Marc Constantin, musique de M. Amédée Godard. (81 représentations.)

Le *Premier rendez-vous*, comédie en un acte de Jean de Nouvelle.

La *Camargo*, opéra comique en trois actes de MM. Vanloo et Leterrier, musique de Lecocq, joué par mesdames Zulma Bouffar, Desclauzas, Mily Meyer, Léa Dasco, Piccolo, Panseron, Ribe, etc. MM. Vauthier, Berthelier, Lary, Paera, Libert, Debergue, Urbain, Caliste, Villiam. (92 représentations.)

— 1879 —

Héloïse et Abélard (Reprise) opéra comique en trois actes de Clairville et Busnach, musique de Litolf, joué par MM. Vauthier, Urbain, Lary, Pacra, madame Jane Hading, Alice Reine, Piccolo, Diany, Panseron. (31 représentations.)

Les *Rendez-vous bourgeois*, opéra bouffe en un acte de Hoffmann, musique de Nicolo. (28 représentations.)

La *Petite Mademoiselle*, opéra comique en trois actes de MM. Meilhac et Halévy, musique de Charles Lecocq, joué par MM. Vauthier, Berthelier, Lary, Libert, Urbain, Pacra, Caliste Debergue, William; mesdames Jeanne Granier, Desclauzas, Mily Meyer, Piccolo, Diany, Holbey Ribe, Panseron. (87 représentations.)

Le *Photographe nocturne*, comédie en un acte de MM Meilhac et Halévy.

La *Jolie Persane*, opéra comique en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de Lecocq, joué par MM. Ismaël, Vauthier, Paul Ginet, Lary, William, Taufemberger, mesdames Hading, Desclauzas, Gélabert, Lilia Hermann, Norette, Lidy Borel Panseron, Doriani, et Davenay. (69 représentations.)

— 1880 —

Le *Tunnel*, comédie en un acte de M. Gondinet.

Les *Voltigeurs de la 32^e*, opéra comique en trois actes de MM. Gondinet et Georges Duval, musique de Robert Planquette, joué par MM. Ismaël, Marchetti, Lary, Veret, Libert, William, Taufemberger, Debergue, mesdames Jeanne Granier, Desclauzas, Mily Meyer, Ribe, Lilia Hermann, Norette, Lidy Borel, Panseron, etc. (73 représentations.)

Belle-Lurette, opéra-comique en trois actes, de MM. Blum, E. Blau et R. Toché, musique de J. Offenbach, joué par MM. Vauthier, Jolly, Cooper, Lary, Jannin Alexandre, Deberg, Libert, Duchosal, William; mesdames Jane Hading, Mily Meyer, Norette, Rolla, Panseron, Lydie Borel, Davenay, etc. (79 représentations.)

— 1881 —

Janot, opéra-comique en trois actes, de MM. Meilhac et Halévy, musique de Charles Lecocq, joué par MM. Jolly (début), Vauthier, Libert, Deberg, Perrenot; mesdames J. Granier, Desclauzas, Belliard, Milly

Meyer, Rouvroy, Lydie Borel, Panseron, etc. (49 représentations.)

Le *Dîner du Ministre*, comédie en un acte, de M. Blum. (73 représentations.)

Le *Menuet de Danaë*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Meilhac et Halévy. (32 représentations.)

Le *Canard à trois becs*, opéra-bouffe en trois actes, de M. J. Moinaux, musique de M. Em. Jonas (créé aux Folies-Dramatiques), joué par MM. Vauthier, Jolly, Lary, Alexandre, Deroche, Deberg, Janin; mesdames Gélabert, Desclauzas, Belliard, Rouvray, etc.

Moucheron, opéra-bouffe en un acte, de MM. Vanloo et Leterrier, musique de J. Offenbach. (52 représentations.)

L'Œil crevé, folie musicale en trois actes, de M. Hector Crémieux, musique de M. Hervé, jouée par MM. Jolly, Vauthier, Alexandre, Gilbert Jannin, Duchosal, Laroche, Monnet; mesdames Jane Hading, Desclauzas, Mily Meyer, Dalty, Belliard, Boulanger, Roux. (58 représentations.)

« Le besoin de cette reprise ne se faisait nullement sentir. Le livret charentonnese de M. Hervé, tel qu'il fut représenté jadis aux Folies-Dramatiques, n'a pas beaucoup gagné en clarté ni bon sens à l'adjonction d'un nouveau collaborateur parolier. A signaler seulement la mise en scène très luxueuse dans laquelle M. Koning avait

en confiance, pour approprier l'ouvrage au cadre élégant de la Renaissance. »

Un vieux lever de rideau de M. Hector Crémieux et Jaane fils : *La Bonne aux Camélias*, fut joué quarante-six fois avec l'*Œil crevé*.

Reprise de la *Camargo* pour les débuts de mademoiselle Chevrier. (31 représentations.)

Le *Saïs*, conte arabe en quatre actes, paroles et musique de madame Olagnier.

Victor Capoul s'étant follement épris du poème et de la partition, se chargea de faire recevoir la pièce et de chanter le principal rôle. Capoul à la Renaissance ! C'était une trop belle aubaine pour que M. Koning la refusât...

Le *Saïs*, interprété par MM. Capoul, Jolly, Vauthier, Alexandre, et mesdames Landau, Desclauzas, Panseron, Boulanger, eut 31 représentations.

— 1882 —

CINQUIÈME PÉRIODE

DIRECTION DE M. GRAVIÈRE

Le 1^{er} février 1882, M. Victor Koning, directeur du Gymnase et de la Renaissance, renonce à la petite scène si florissante de la rue de Bondy, pour se vouer tout entier aux planches de l'ancien théâtre de Madame *vulgo* (Gymnase). Le nouveau directeur de la Renaissance est M. Gravière qui fut successivement directeur à Limoges, à Amiens, à Nancy et à Genève et laissa un excellent souvenir de son administration dans chacune de ces villes.

M. Gravière est officier d'Académie, comme son voisin le directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Paul Clèves; et de même que ce dernier il a joué pendant longtemps les amoureux de drame et de comédie, M. Gravière a chanté longtemps avec succès les ténors; c'est un excellent précédent pour un directeur de théâtre musical.

M. Gravière a pris le sceptre directorial avec l'appui financier d'une société formée au capital de quatre cent mille francs dont les parts sont de cinq mille francs. M. Ber-

trand, directeur des Variétés, MM. Briet et Delcroix, directeurs du Palais-Royal, promoteurs de cette société, ont pris un grand nombre d'actions, mais on nous *jure* que leur collaboration se borne à cet apport financier, toute initiative est acquise de plein droit au directeur en titre : M. Gravière.

En partant, M. Koning a emmené son secrétaire et actionnaire de la Renaissance, M. Emile Abraham, au Gymnase.

C'est notre confrère et ami, Georges Boyer, collaborateur de plusieurs journaux, et notamment du *Figaro*, ex-secrétaire de l'Odéon et des Italiens, qui est secrétaire de la Renaissance depuis le mois de mai 1880. L'administrateur de la scène, homme immuable, inremplaçable s'il en fût, est M. Callais, dont M. Koning ne cesse de faire l'éloge, et dont, en effet, il ne saurait dire trop de bien ; M. Gravière a bien fait de garder ce fidèle, habile, et puissant auxiliaire qui, toute modestie à part, peut se vanter d'avoir contribué pour beaucoup à la prospérité de la Renaissance.

Le 14 février ce théâtre a repris la *Petite Mariée* pour les débuts de mademoiselle Lefèvre ; puis la *Jolie Parfumeuse* pour les représentations de madame Théo. (21 représentations.) Après vingt et un jours de relâche pour répétitions conduites par M. Koning (qui ayant reçu la pièce, a tenu à la met-

tre en scène), *Madame le Diable*, féerie-opérette de MM. Henri Meilhac et Arnold Mortier, (musique de Gaston Serpette) voit le feu de la rampe le 3 avril. Elle est jouée par MM. Jolly, Malard (du Gymnase), Blondelet (des Variétés), Jannin, Bonnet, Crambade, Laroche, etc.; mesdames Jeanne Granier, Desclauzas, Le"èvre, Berthier, Mignon, Panse-ron, Davenay, Boulanger, etc.

Ajoutons que cette féerie miniature a obtenu un grand succès et qu'elle a inauguré sous les meilleurs auspices, la direction sympathique de M. Gravière à qui nous souhaitons la réussite durable qu'il mérite.

La réouverture de la *Renaissance* est fixée au mois de septembre par *Madame le Diable* arrêtée en juin avec 4000 francs de recette. M. Gravière, pour bien prouver qu'il fera maison neuve à cette époque, a fait gratter et reblanchir à neuf l'extérieur de son théâtre.

PETITES BIOGRAPHIES

VICTOR KONING

Un exemple frappant et palpable de ce que peut la tenacité d'un Israélite intelligent et ambitieux.

Victor Koning a été d'abord marchand de plumes à écrire, non en fabrique, non en magasin, non dans la commission, mais sur la voie publique, en plein air, devant les cafés.

A force de vendre ses plumes, l'ambition vint au jeune Victor, d'écrire avec. Il entra un beau matin au *Diogène* qui comptait dans sa rédaction bien des bohêmes devenus aujourd'hui des écrivains de premier ordre.

Victor Koning devint bon journaliste au *Soleil*, à l'*Éclair* et acquit toute l'expérience de son nouveau métier au *Gaulois* et au *Figaro*. Il publia chez Dentu, trois ou quatre volumes pleins d'humour et de potins intéressants dont les titres m'échappent.

Il s'improvisa auteur dramatique, puis directeur du théâtre de la Gaité où il sombra sous les décombres de l'incendie de la *Madone des Roses*. Comme auteur il a signé les *Cabotins*, trois actes joués aux anciennes Folies-Dramatiques; la *Reine Carotte*, grande pièce fantaisiste et grand succès de Thérèse aux Menus-Plaisirs, et une demi-douzaine de levers de rideau, mais sa collaboration la plus productive s'est traduite par un grand nombre de billets de mille encaissés pour sa part de droits d'auteur dans la *Fille de Madame Angot*. L'affiche de cet ouvrage lui valut une mémorable polémique avec M. Cantin, directeur des Folies. M. Cantin avait imaginé de faire imprimer le nom d'un des trois auteurs, justement celui de M. Koning, en lettres beaucoup plus petites que celles composant les noms de Clairville et de Siraudin.

M. Victor Koning, froissé de cette différence humiliante, et soutenu dans ses prétentions de collaborateur par son fidèle Siraudin, fit un procès à M. Cantin qui dut rétablir l'impression des trois noms d'auteur sur le même pied d'égalité.

M. Cantin eut alors une idée encore plus machiavélique que la première « Koning s'est trouvé imprimé en trop petites lettres, se dit-il, eh bien! cette fois, il sera difficile s'il n'est pas content de moi » et, bientôt on put voir sur l'affiche les noms des trois au-

teurs s'étaler dans la disproportion suivante :

CLAIRVILLE, SIRAUDIN, VICTOR KONING.

C'était à y renoncer et à se taire, c'est ce que fit spirituellement Koning en pensant, à part lui, qu'il saurait bien se donner l'importance de M. Cantin un jour ou l'autre. Il prit en effet la direction de la Renaissance, et le succès le plus grand couronnant aussitôt son avènement à ce théâtre, il ne tarda pas à faire à son voisin, M. Cantin, une concurrence inquiétante pour celui-ci.

Si la réclame disparaissait de Paris, on la retrouverait dans les accessoires de la Renaissance et du Gymnase dont Koning a saisi aussi le sceptre, histoire de conduire le char de sa fortune, à deux chevaux.

On n'ignore pas que c'est lui qui a inventé le célèbre écho :

« Koning est décidément la veine en personne; son théâtre a encore fait hier *plus que le maximum.* »

Ouvrez un journal, au hasard, n'importe quel jour. Il y est parlé de Koning, des succès de Koning, des idées de Koning, des améliorations de Koning, des recettes de Koning, des étoiles découvertes par Koning, des mots de Koning, de tout ce que fait Koning.

En a-t-il des camarades, ce Koning! Ou

plutôt en dépense-t-il des lignes à trois francs pour placer des fauteuils à dix? C'est un malin, il n'y a pas à dire.

Et sa marquise du Gymnase, qu'il a redorée sur tranche! Elle a fait oublier le grand escalier de l'Opéra. Pendant un mois, il n'a été question que de la marquise de Koning. Nicolini lui-même, n'a pas fait tant de bruit avec *la sienne*.

Et ses huissiers à chaîne! Comme à la Comédie-Française! D'ailleurs il ne désespère pas d'y arriver à la Comédie-Française. Ayant déjà en mains le répertoire d'Augier et celui de Dumas, il n'aura plus longue étape à parcourir pour aller dire à M. Emile Perrin : « Ote-toi d' là que j' m'y mette! »

Triolet du *Gaulois* a fait de Victor Koning, le très exact portrait suivant :

« Prenez un de ces gros bébés en cire que l'on vend chez les marchands de joujoux, et qui ont l'air calqué sur les keepsakes; effacez les couleurs trop vives et remplacez-les par une pâleur poétique, environnée d'une jolie barbe frisottée et luisante, que la main du coiffeur soigne avec amour. Sur cette boule ronde, des cheveux non moins jolis que la barbe, courts et ondés comme un vaisseau au vent. Eclairiez votre sujet de deux yeux, nageant avec extase dans une nacre sombre. Fendez les lèvres en un sourire spirituel et fréquent; puis laissez mar-

cher votre gros bébé sur deux bonnes petites jambes : vous aurez Victor Koning. »

C'est un homme qui a de la veine et aussi de l'intelligence. Les courriéristes de théâtres l'appellent « l'intelligent directeur. » Je n'y ai jamais contredit, quoiqu'il ait été soupçonné d'avoir souvent lu la *copie* avant qu'elle parût. Il a de très grandes qualités. Très large en affaires ; il est fastueux comme Louis XIV, hardi comme Napoléon et heureux comme Bidard. Généralement, il est moins aimé que redouté, comme tous les hommes forts. Personne ne doit lui résister, ni homme, ni femme. Il y a du Zampa dans ce jeune directeur dont le nom retentit dans les journaux, comme un éclat de trompette dans *Aïda*.

Au demeurant, bon garçon, serviable, amusant, d'une franche gaieté, ayant un joli capital d'esprit à dépenser, et n'ayant pas besoin de paraître plus riche qu'il n'est.

Jusqu'ici, la fortune a favorisé ses entreprises ; disons qu'il n'a rien négligé pour mériter son bonheur.

EMILE ABRAHAM

ADMINISTRATEUR, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Tout le monde connaît cette aimable personnalité du journalisme et du théâtre.

Secrétaire accompli, vaudevilliste heureux, Emile Abraham ne se connaît que des amis et des obligés.

Pendant nombre d'années il a été rédacteur et courriériste théâtral du *Soir*, du *Bien public*, et collaborateur de beaucoup d'autres journaux sous des pseudonymes, qui sont autant de preuves de modestie.

Les échos de coulisses et la critique dramatique du *Petit Journal* lui ont été confiés presque à la création de cette feuille populaire, et, tantôt sous la signature d'Emile Abraham, tantôt sous le pseudonyme d'Adrien Laroque, il y rédige des nouvelles et des comptes-rendus qui n'ont pas moins de trois cent mille lecteurs.

Emile Abraham a été secrétaire de l'Opéra-Comique et de la Porte-Saint-Martin. Depuis deux ans et demi il tient cet emploi à la Renaissance, où il a des intérêts engagés.

Comme auteur dramatique, Emile Abraham a produit surtout des petites pièces, mais il a su leur assurer à chacune, une grande quantité de représentations. Je citerai entre autres : *Les Leçons de Betzy* (Folies-Dramatiques); *Cette bonne madame Cracovert* (Folies-Dramatiques); *les Yeux du cœur* (Vaudeville). *L'Amour d'une Ingénue* (Gymnase). *La Cruche cassée* (Opéra-Comique). *Les Petits Crevés*, trois actes (Menus-Plaisirs); *les Flâneurs de Paris*, trois

actes (Menus-Plaisirs); les *Vacances de Beautendon*, trois actes (Cluny); le *Sabre de mon oncle*, un acte (Renaissance).

Sa vie privée? des plus simples, des plus estimables, des plus enviées. Homme d'intérieur, ne fréquente aucun estaminet, demandez-lui pourquoi, il vous répondra peut-être : « Moi un pilier de café!... jamais!!! » C'est que je vais tout vous dire, il a fait jouer, il y a quinze ans aux Folies-Dramatiques un vaudeville, dont il n'oubliera jamais le titre : *Les Piliers de Café!!!* Un jeune et spirituel sculpteur, M. Stüer lui a fait son buste très réussi : n'est-ce pas déjà un pas vers l'immortalité? Émile est très généreux, et dévoué jusqu'au sacrifice pour ses amis, et cependant il n'a jamais voulu faire un vaudeville intitulé : *le sacrifice d'Abraham!!!*

GEORGES BOYER

SUCCESSEUR D'ÉMILE ABRAHAM

Aussi petit de taille que Philippe, mais quelle différence! Autant l'auteur de *Casque-en-Fer* est bruyant, combinant mille excentricités pour attirer la réclame sur ses quatre pieds de haut, autant le secrétaire de la Renaissance, (ex-secrétaire de l'Odéon, des Italiens et de l'Opéra-Comi-

que,) est tranquille, réservé et gentleman. Si Boyer, chez qui le secrétariat est une vocation, refuse des places, rue de Bondy, la raison en est bien simple. Le théâtre de la Renaissance jouit d'une vogue presque constante, et sa coquette salle toujours pleine de billets payants se garde bien d'ouvrir l'écluse aux billets de faveur.

Le successeur d'Emile Abraham tient donc, cette fois, une *sinécure*; ce qui lui donne le temps de composer de jolies saynettes de salon comme son *Polichinelle et Bébé*, et d'écrire au *Figaro*. Le Monsieur de l'orchestre, le prie souvent de le représenter aux *premières*.

Donc, Boyer le *seconde*!

Air connu :

Boyer par ci, Boyer par là,
L'vrai secrétair' le voilà.

PAUL CALLAIS

RÉGISSEUR GÉNÉRAL DE LA SCÈNE

Né à Gentilly, Seine. D'abord garçon épiciier; commis marchand de bois, voyageur de commerce, prend le théâtre en 1851; joue successivement la comédie à Boulogne-sur-Mer, aux camps de Boulogne, à Hom-

bourg, débute à Nantes, commence la régie à Troyes, parcourt ensuite tout l'Est de la France, se fixe pendant cinq ans avec Dupontavisse, sous sa direction fait l'ouverture du camp de Châlons, reste ensuite deux autres années à Troyes, et vient enfin terminer sa vie errante, à Reims où pendant six ans il fut le régisseur de M. Blandin, actuellement directeur des Folies-Dramatiques. De 1871 à 1873, administrateur du théâtre du Parc à Bruxelles, et depuis le mois de juillet de cette dernière année, régisseur général de la Renaissance, il y a monté toutes les pièces jouées jusqu'à ce jour. Comme artiste a passé successivement des comiques aux premiers rôles, des traîtres aux amoureux. S'est juré de ne jamais aller à Londres, pour ne pas être forcé de traverser un département qui semble vouloir le mettre au rencart en s'intitulant : PAS DE CALAIS !!!

•

EUGÈNE MATON

CHEF D'ORCHESTRE

C'est le roi des accompagnateurs. Elève de Félis et du Conservatoire Est vint en 1855 à Paris comme professeur de chant, presque aussitôt il fut très lancé dans le

monde artistique comme accompagnateur, en 1872, il fut chef d'orchestre à l'Athénée-Lyrique, direction Martinet, (1876). Comme chef d'orchestre au Châtelet, il a monté les *Parias*, de Membrée et les *Amours du Diable*, essais dramatiques où tout a été à faire, tentative sérieuse comme travail. (100 choristes, 80 musiciens.)

Chef d'orchestre aux Italiens pour la reprise du *Freyschutz*, de même à la Gaité pour *Paul et Virginie*, le *Bravo*, *Si j'étais Roi* et la *Clef d'or*.

En deux ans à la Renaissance, il a conduit la *Camargo*, *Héloïse et Abelard*, la *Petite Mademoiselle*, la *Jolie Persane*, les *Voltigeurs*, *Belle-Lurette* et *Janot*.

VICTOR CHÉRI

SUCCESSEUR DU PRÉCÉDENT

Au moment même où vont paraître ces lignes biographiques, M. Eugène Maton se retire et est remplacé au pupitre par M. Victor Chéri, ex-chef d'orchestre du Gymnase, frère de Rose Chéri et beau-frère de feu M. Lemoine-Montigny.

A. DE LA CHAUSSÉE

SUCCESSEUR DES DEUX CI-DESSUS

Le successeur de M. Maton a tenu le bâ-

ton de mesure en province et a été le successeur de M. Blandin au grand théâtre de Reims. A passé la main à M. Gauthier et est venu se mettre à la tête de l'orchestre de la Renaissance avec lequel il vit en parfaite harmonie.

LORIMEY

CONTROLEUR-GÉNÉRAL

(Ancien zouave.)

Le soir, contrôleur en chef de la Renaissance. Le matin, employé aux Halles-Centrales *Fort* habile aux halles. *Fort* aimable au contrôle.

Au Père-Lachaise il possède un caveau de famille de six cases; aussi, dit-il, que quoi qu'il puisse arriver, il est toujours sûr de se *caser*.

Toujours le petit mort pour rire, ce Lorimey!

ARTISTES

JOLLY

Transfuge des Bouffes-Parisiens, ci-devant le Berthelier bruxellois, vient d'aborder avec un heureux succès le théâtre de la Renaissance où il n'a fait que consacrer de nouveau, et par un public très connaisseur, son talent original et extrêmement gaulois. Des artistes de cette valeur ne débudent plus, une fois leur talent consacré par le public; ils changent de théâtre tout au plus, puisqu'ils retrouvent en même temps que le même public, la même vogue et le même succès.

Belle-Lurette est pour Jolly, une création de premier ordre, qui sera, sans aucun doute, suivie de beaucoup d'autres.

Quand, il y a bientôt sept ans, *Giroflé-Girofla* fut représentée pour la première fois à la Renaissance, ce fut ce même Jolly, dont aujourd'hui la moindre mine met la salle en joie, qui créa le rôle de Boléro.

Eh bien, il fut alors si peu apprécié du public qu'il retourna modestement à Bruxelles pour ne nous revenir à la Renaissance qu'en passant par les Bouffes où les créations qu'il fit, même à côté de Daubray, le

mirent hors de pair : il suffit de se le rappeler dans *Babiole*, la *Grande Duchesse*, *Maitre Peronilla*, *Panurge* et les *Noces d'Olivette*. Certainement M. Koning fera jouer M. Jolly au Gymnase, et pour notre part nous sommes absolument persuadé que l'amusant et fin comique retrouvera sur cette scène littéraire ses succès de l'opérette.

Jolly habite Asnières et se porte comme un charmant artiste tout en se plaignant parfois d'un mal... imaginaire. Il n'oubliera jamais que les accidents du chemin de fer de l'Ouest réservent aux artistes des toasts qui n'ont rien de comparable à ceux de centièmes.

Le malheureux Jolly fut une des victimes comprises dans le train qui dérailla l'année dernière, à la station de Levallois-Perret.

Néanmoins, remis de cet accident, il ne cesse de dire qu'aucun chemin de fer ne l'empêchera de faire son chemin, car il a trouvé sa *voie*.

Jolly n'est pas joli; joli, mais il est si comique!...

VAUTHIER

Nous avons fait sa biographie aux Folies-Dramatiques (se reporter à ce volume de notre collection).

A failli quitter la Renaissance il y a deux ans à la suite d'une discussion avec le maëstro Lecoq.

Il est bon d'ajouter que huit jours après, Vauthier créait la *Camargo* et classait cette opérette au nombre de ses meilleurs succès, de l'aveu même de Lecoq.

Ses belles créations se continuent à la Renaissance. Cependant si M. Vauthier n'y avait jamais joué que des rôles aussi effacés que celui de *Campistrel* dans *Belle-Lurette*, il ne jouirait pas de la légitime renommée que lui ont valu des succès aussi nombreux que les créations qu'il a faites.

Après avoir paru sur diverses scènes importantes de la province, M. Vauthier débuta aux Folies-Dramatiques en 1871, où il reprit le rôle du capitaine Van Ostebal dans le *Canard à trois becs*, créa la *Boîte de Pandore*, *Héloïse et Abeilard*; de là passa à l'Athénée, alors théâtre de musique, où il créa avec succès *M. Polichinelle*, et quantité d'autres opéras-comiques, puis fut engagé à la Renaissance où il débuta dans la *Famille Trouillat*, *Giroflé-Girofla* et créa successivement la *Petite Mariée*, la *Reine Margot*, *Kosiki*, la *Marjolaine*, le *Petit Due*, la *Camargo*, la *Petite Mademoiselle*, la *Jolie Persane*, et enfin *Belle-Lurette* où n'ayant qu'un rôle de second plan, il n'en fit pas moins sonner sa voix généreuse aux grands applaudissements du public.

COOPER

Nous renvoyons nos lecteurs à la biographie que nous avons faite de lui, au théâtre des Variétés, (*collection des Foyers et Coulistes.*)

Nous rappellerons seulement pour mémoire que Capoul II n'est pas mort, que des Variétés Cooper passa au Châtelet pour y jouer les *Colbrun*, et qu'il y a quelques mois il jouait encore Sottinez dans les *Pilules du Diable*. Aujourd'hui, à la Renaissance, il représente (pas assez aristocratiquement, à notre avis) l'élégant duc de Marly dans *Belle-Lurette* et le côté pour lui le plus charmant de ce rôle, c'est qu'il épouse sa charmante camarade *Hading-Belle-Lurette*.

EMILE LARY

Fils d'un pâtissier du Havre, M. Emile Lary fut envoyé à Paris pour étudier... la soierie chez un des gros négociants de la place des Victoires.

Où pensez-vous qu'il allait? A la Tour-d'Auvergne? parbleu oui, pour s'habituer aux feux de la rampe, ce qui ne l'empêchait pas de suivre les cours de chant et de mise en scène de M. Pujol, actuellement pension-

naire des Folies-Dramatiques ; quant à la soierie, dame ! il n'y allait pas beaucoup.

Il débuta en 1869, au Concert Tivoli, què quelques lettrés nommaient aussi le *Cadavre Récalcitrant* et passa en 1873 au Théâtre-Lyrique de l'Athénée, alors sous la direction de M. Jules Ruelle et fit valoir ses qualités de ténor-comique dans plusieurs ouvrages nouveaux, entre autres la *Dot mal placée*, de M. Lacome.

Ainsi que son camarade Vauthier, c'est de l'Athénée qu'il s'élança sur la scène de la Renaissance où il débuta par un coup de maître, en osant reprendre après Paulin-Menier, le rôle de *Joseph Trouillat* dans la *Famille* du même nom, tentative couronnée de succès d'ailleurs, et qui, par la suite, lui valut de faire des créations dans presque tous les ouvrages joués à la Renaissance.

Ce ténorino, plein d'illusions, est le garçon le plus adroit et le plus souple qui se puisse rencontrer. C'est un jour, un ténor ; un autre, un comique, puis encore une queue rouge, voire même un premier comique de drame. Bref, il joue tout et se montre adroit dans tout. Sa passion particulière est surtout de collectionner, du premier jusqu'au dernier, tous les journaux qui impriment son nom, sans distinction de format, ni de parti. Au demeurant, très original, et d'une gaieté qui ne rappelle en rien le sobriquet du théâtricule de ses pre-

miers exploits : Il faut ajouter à cela, à titre de compensation, que Lary fit à l'Opéra-Comique plusieurs créations qui lui valurent des éloges mérités.

ALEXANDRE

Jeune, jolie voix, artiste de talent, beau garçon, en un mot, la seule vraie doublure de Vauthier pour ne pas dire son égal. Du reste, voici le point de départ de sa carrière, écrit de sa main même :

« Je commençai ma carrière artistique en 1873. Je débutai au concert des Trois-Sapeurs, 5, rue du Chemin de fer (Plaisance), aux appointements fabuleux de cinq francs par soirée, mais le plaisir d'être sur les planches me faisait oublier ce gain dérisoire ; le changement de direction de ce vaste établissement (120 places) me força d'émigrer au grand concert des Arts, rue Saint-Jacques, 260, où lorsque nous avions fini de chanter, d'autres interprètes venaient nous remplacer : devinez qui?... Des rats. On ne faisait d'argent que le dimanche, ce qui nous obligea à nous mettre en société pour les trois autres jours, car l'on ne chantait que quatre fois par semaine. Les bénéfices étaient si grands, qu'un soir je reçus deux francs cinquante, tous frais déduits ; j'y donnai une fois un bénéfice, la

recette fut si fructueuse que je n'eus pas assez d'argent pour payer les gardiens de la paix, de service, ce qui m'obligea à quitter ce quartier inhospitalier. Je courus alors ce qu'on appelle le cachet, chantant un soir à Charenton et le lendemain à Saint-Denis, ne manquant jamais de prêter mon concours gratuit à mes camarades ainsi qu'aux bonnes œuvres. Je n'en devins pas plus riche, mais j'avais fait mon devoir.

Mes parents voyant ma persévérance et ayant assisté à quelques-unes de mes soirées, revinrent de leurs préventions et m'aiderent beaucoup. M. Bazio directeur, m'entendit au concert de la place Chehy et me signa un engagement pour Limoges. Jugez de ma joie, j'avais trois cents francs par mois. Dès lors j'attirai l'attention des directeurs, lorsque je fus obligé de faire mon année de service ; à mon retour, M. Philibert m'entendant chanter dans une soirée, m'engagea pour jouer les *Cloches de Cornéville*, le drame et la comédie, car dans nos tournées nomades on alternait ; un jour l'opérette et le lendemain le drame, etc., lorsque j'eus le bonheur d'être entendu par MM. Leterrier et Mortier à Maisons-Laffitte dans les *Cloches*. »

Pour le reste, voir dans les différents articles du *Figaro* et des journaux de Bruxelles. Voici les rôles qu'il a joués à la Renaissance.

<i>La Camarço</i>	Mandrin (Début).
<i>La Petite Mademoiselle</i> ..	Manicamp.
<i>La Jolie Persane</i>	Broudoudour (rôle d'Ismaël).
<i>Les Voltigeurs de la 32^e</i> ..	Richard.
<i>La Marjolaine</i>	Annibal.
<i>Belle-Lurette</i>	Belhomme.

TONY-REINE

Fit longtemps les beaux jours de l'Eldorado, lors de la création de ce grand Opéra des cafés-concerts. A cette époque, l'opérette n'avait pas encore envahi toutes les planches théâtrales, et Tony-Reine fut, au concert, un des émules de Berthelier.

Après bien des succès et plusieurs voyages à l'étranger, il vient de se fixer à Paris avec sa femme, madame Alice Reine, une étoile qui commence à poudrer et dont nous aurons à reparler plus loin.

Signe particulier : Tony-Reine ne quitte pas sa femme une seconde.

Ajoutons bien vite, que cette vigilance fidèle n'est due qu'à une affection bien partagée. Nous en avons la certitude.

Ménage rare au théâtre!

LIBERT

Un artiste d'expérience que nous trou-

vions plus à sa place dans un théâtre de drame comme l'Ambigu ou la Porte-Saint-Martin, où il a su faire plusieurs créations remarquées.

L'opérette n'étant pas son genre, il a dû savoir se créer une position de régisseur général au théâtre de la Renaissance.

Il remplit cette tâche difficile avec l'expérience et la sincérité d'un *artiste* consciencieux qui est l'esclave de son devoir ; n'a aucune parenté avec son homonyme le créateur de l'*Amant d'Amanda* au café-concert, et se flatte de le dire, ne pouvant le chanter.

JANNIN

Rien de Jules, son homonyme illustre, mais fils d'artistes distingués fort avantageusement connus en province ; M. Jannin est le neveu d'Henri Monnier et petit-neveu de Talma.

Ce jeune homme a chanté l'opérette en Russie, ensuite a passé par les Bouffes-Parisiens et les Fantaisies-Parisiennes avant d'entrer à la Renaissance où, depuis deux ans, il occupe une place très honorable. S'est taillé un joli succès dans les deux reprises du *Canard à trois becs* et de l'*Oeil crevé*.

WILLIAM

Frère du professeur Edison, a fait ses premières armes au Théâtre Comte, et au Théâtre du Panthéon. — Cela ne date pas d'hier! — La génération actuelle connaît surtout William et son organe à jamais enrroué depuis les célèbres féeries de l'ancienne Gaité et du Théâtre du Cirque, dans lesquelles il était l'inséparable compère du joyeux et non moins typique acteur Lebel. Mais on ne joue plus guère *Turlututu*, la *Poule aux œufs d'or* et *Rothomago*; c'est dans cette dernière féerie, au Châtelet, que William a brillé de son dernier éclat. M. Koning l'a engagé à la Renaissance, en 1876, non pour le faire jouer beaucoup, mais pour lui assurer une fin digne d'un vétéran du succès.

William n'a créé encore à la Renaissance qu'un petit rôle orné d'un superbe costume. Il faisait le caochyme marquis de La Glacière, dans la *Camargo*.

Signe particulier : Possède depuis le berceau, un asthme brevet de longue vie qui lui fera toucher encore pendant bien des années des appointements chez son directeur, auquel il a voué une reconnaissance bien méritée. Vient d'être désigné pour toucher

la pension de 300 fr. de la société des artistes dramatiques. Il l'a bien gagnée.

DEBERG

Fils de médecin ; abandonna ses études pour se livrer à sa toquade du théâtre. La vache enragée présida à ses premières années de planches, mais néanmoins il obtint un certain renom en passant par tous les théâtricules de Paris. Un jour il lui prit l'originalité de se faire un type au moyen du maquillage, il y réussit au point de s'empoisonner. Un peu plus on faisait son autopsie et on eût trouvé dans ses intestins... comiques, plus de quatre-vingt-dix grammes d'acétate de plomb. Vous croyez peut-être qu'après l'ingestion de cette dose de peinture, il renonça au grimage ? Point ; car il fut encouragé dans son art par toute la presse et notamment par un prince de la critique, M. Barbey d'Aurevilly, qui finissait ainsi un article de deux colonnes, au sujet du succès qui avait succédé à l'empoisonnement du jeune comique : « Deberg a échappé à la mort et, heureusement, oui, heureusement pour l'art dramatique, car il y a peut-être un Perlet de l'avenir dans ce héros-là. »

Depuis, les créations de Deberg ont toutes

été remarquées. A la Renaissance, il reprit la *Petite Marite*, créa le brigand-philosophe de la *Camargo*, reprit la *Marjolaine* et tant d'autres. A l'Opéra-Comique, sous Hervé, il créa *Estelle et Némorin* et reprit dans *Chilpéric*, le rôle de Ricin créé par Milher avec qui il a de grands points de comparaison dans le physique et dans le jeu, quoique ne cherchant pas à l'imiter. Signe particulier : Peintre de portraits à ses moments perdus (mais peintre sans acétate de plomb).

DUCHOSAL

Possède une jolie voix, a fort bien chanté Moutlandry dans le *Petit Duc*. Malheureusement cet artiste est timide comme une jeune fille, au feu de la rampe seulement, car il paraît qu'au feu de la bataille, il se bat bien et se fait porter brillamment à l'ordre du jour; nous tenons ce détail d'un de ses compagnons d'armes de 1870.

JEANNE GRANIER

Cette enfant gâtée par le succès est aujourd'hui une étoile de première grandeur.

Ses indispositions subites ont fait bien des fois le désespoir de son directeur.

M. Victor Koning a constamment le relâche de Granier-Damoclès suspendu au-dessus... de son affiche, et ça l'inquiète, cet homme qui, jusqu'ici, a eu toutes les veines.

Jeanne Granier est fille de comédienne. Sa mère fut pensionnaire du théâtre du Vaudeville. La petite Jeanne fit des études musicales très sérieuses, entre les mains de madame Marthe Renderali qui lui apprit à la fois, le répertoire classique du Théâtre-Italien et celui de l'Opéra-Comique.

Jeanne Granier dut contracter un engagement en 1873, à la salle Ventadour, dont Strakosch était alors directeur, mais comme elle n'avait pas encore vingt et un ans, elle préféra attendre l'occasion d'affronter le public sans se laisser lier les mains.

Elle débuta en 1874 sur le théâtre d'Etretat. Quelque temps après, une indisposition de Théo, qui jouait la *Jolie Parfumuse* au

théâtre de la Renaissance, lui procura l'occasion de remplacer au pied levé, la blonde et mignonne diva.

Elle interpréta à ravir, le rôle de Rose Michon. Charles Lecoq lui fit travailler le répertoire de l'opérette-bouffe et la décida à s'engager avec lui, à créer à Paris, sur n'importe quel théâtre, le rôle de *Giroflé-Girofla* avant même que cette pièce ne fût jouée à Bruxelles où elle se répétait sur la scène de l'Alcazar. On sait la suite : *Giroflé-Girofla* fut un triomphe à Bruxelles, et un non moins grand triomphe à Paris, sur le théâtre de la Renaissance avec mademoiselle Granier comme interprète du principal rôle.

Accorte, vive, spirituelle, la débutante offrit avec madame Théo un contraste piquant.

L'organe de mademoiselle Granier est celui d'un mezzo-soprano, et dans certaines partitions écrites un peu trop haut, la voix de cette charmante chanteuse n'a pas toujours réussi à faire valoir ses notes rondes et pleines.

La couronne de Jeanne Granier surmontée d'une étoile d'or, compte aujourd'hui nombre de fleurons qui s'appellent : *La Petite Mariée*; *la Marjolaine*; *le Petit Duc*; *la Jolie Persane*; les *Voltigeurs de la 32^e* et enfin Jeanne devint *Janot*, de par l'esprit de MM. Meilhac et Halévy.

En résumé, charmante femme, que ses camarades aiment comme si elle n'avait pas de talent; une convaincue! allant de l'avant, jouant bon jeu bon argent, et dépensant sa verve et son cœur sans compter; néanmoins toujours assez maîtresse d'elle-même pour rire carrément au nez de son partenaire s'il n'est pas à sa hauteur. Joue avec une bonhomie très fine, un peu en bon garçon, nous dirions presque en gamin, sans chercher à avoir les grâces féminines qui ne sont pas dans sa nature; ce qui ne l'empêche pas d'être très tremblante par la hardiesse et la crânerie imprévue de son jeu. Tout dernièrement, elle fit parler d'elle dans les chroniques judiciaires! Non contente d'acquérir un hôtel, à elle, comme tant d'autres étoiles de l'avenue de Villiers, elle voulut meubler les écuries et remises de son castel artistique. Pour ce fait, elle s'adressait à M. Feuillant, qui, dit-on, en sa qualité de sportmann distingué, se connaît en étalons.

M. Feuillant se mit gracieusement à la disposition de mademoiselle Granier, qui, en quelques jours, fut mise en possession de l'attelage qu'elle désirait. La diva était ravie.

Mais, hélas! derrière la mignonne voiture attelée d'un délicieux poney quelqu'un se montra. Ce n'était ni un groom ni un valet de pied, mais bien M. Hoste, fournis-

seur du tout, qui, paraît-il, n'avait pas été payé.

Mademoiselle Granier le savait-elle? On ne peut le dire; mais un jour, en venant recevoir ses appointements, elle apprit avec stupeur qu'une saisie-arrêt avait été pratiquée pour le paiement de son poney. (Pas celui qu'elle a jeté par-dessus les moulins!)

Vite, elle en référa à M. Feuillant, qui offrit à M. Hoste de lui donner un autre cheval pour en opérer la vente et déduire le prix de cette vente du compte de mademoiselle Granier. Mais la vente du cheval de M. Feuillant ne produisit que mille quatre cent soixante-huit francs; c'était encore mille cinq cent quarante francs que devait l'artiste : elle refusa de les payer. De là, procès et condamnation de mademoiselle Granier à payer à M. Hoste le reliquat par lui réclamé.

Jeanne Granier aura connu tous les bonheurs terrestres; voire même celui de la maternité.

Son petit garçon, est déjà d'une pétulance de bon augure.

Confié la plupart du temps, vu les occupations de Jeanne, à une femme de chambre, qui lui apprend le répertoire de Lecoq, ce petit poulet glousse déjà les airs à succès de la Renaissance. Cet enfant gâté, par tous les amis de sa mère, a plus de jouets

que n'en contient le grand magasin du passage de l'Opéra. La chambre qui lui est réservée est littéralement comble de moutons, de chevaux de bois, de poupées, de polichinelles, de sabres, de fusils, de ballons, du plus grand prix.

Malgré soi, on pense à ces enfants qui sont tout de suite heureux d'un joujou du bazar, et surtout à ceux dont la pauvreté s'amuserait si bien des jouets cassés journellement par le rejeton du *Petit Duc*.

Mademoiselle Jeanne Granier possède une excellente cave.

Elle est de ces natures éminemment françaises qui ne craignent pas de dire le verre en main : Le bon vin, c'est la gaieté!

Avec Granier... qu'on est bien à vingt ans!

JANE HADING

(La Granier du Midi).

Fut engagée par M. Koning pour reprendre la *Petite Mariée*, où elle obtint un véritable succès.

Son directeur, quelque temps après, voulut bien la prêter au théâtre du Palais-Royal. Elle rentra à la Renaissance après sa création dans une pièce assez médiocre du théâtre de la rue Montpensier. Elle créa la *Jolie Persane*; puis reprit *Héloïse et Abé-*

lard de Littolff, et a consacré tout à fait son titre d'étoile par sa création de *Belle-Lurette* du regretté Offenbach.

Au physique c'est une jolie et langoureuse personne, peut-être un peu moins... capitonnée que son *chef* de file Jeanne Granier, mais aussi moelleuse qu'un hamac balancé par la brise.

Sa mère dont elle tient pour la beauté, la couvre toujours... un peu de son aile protectrice; n'est-elle pas la poule aux œufs d'or de sa famille?

Son père fut un administrateur théâtral en réputation, et, tout naturellement, il a su mieux que personne diriger les premiers pas de sa fille.

N'a pas encore son petit hôtel, comme Jeanne Granier; mais patience, ce grand architecte qu'on appelle *l'avenir*, est là!

DESCLAUZAS

Nous prions le lecteur de se reporter à sa biographie parue dans le volume des Folies-Dramatiques.

Ses débuts à la Renaissance ont été des plus brillants. Citer les pièces de ce théâtre c'est nommer ses succès : *Le Petit Duc*; la *Petite Mademoiselle*; la *Petite Mariée*, (rôle d'Alphonsine;) la *Cumargo*.

Aujourd'hui c'est l'étoile des duègnes de l'opérette.

CONCHITA GÉLABERT

Elle est née à Madrid, en 1858, de parents espagnols. Son père était journaliste, il mourut après la guerre et la laissa seule avec sa mère, l'enfant était douée d'une jolie voix et avait manifesté du goût pour la musique. En 1874, à seize ans, elle entra au Conservatoire dans la classe de M. Bax de Saint-Yves. En 1875, elle obtenait une médaille de solfège et était admise aux concours publics de chant où elle se fit entendre dans l'air des *Noces de Figaro*. En 1876, elle obtint aux concours de fin d'année, un second accessit de chant et un premier accessit d'opéra-comique (classe de Mocker). Engagée en 1876, par M. Cantin, elle débuta aux Folies-Dramatiques dans *Jeanne Jeannette et Jeanneton*, charmant opéra-comique de M. Lacôme; son succès fut complet. Distinguée, fine comme comédienne, elle montra avec une petite voix un grand talent de chanteuse Elle fut baptisée immédiatement : *virtuose de l'opérette*.

Les *Cloches de Cornville*, de Robert Planquette, lui servirent de second début et aussi lui procurèrent son second succès dans le rôle charmant de Germaine qu'elle créa

avec une grâce décente, et la plus aimable simplicité unie à la plus délicieuse naïveté. Dans les mêmes *Cloches de Corneville*, transportées au grand théâtre de Bordeaux, mademoiselle Gélabert ne connut que des bravos et des fleurs. Sa représentation à bénéfice ne fut qu'un long triomphe *inoublable*.

A peine avait-elle paru sur les planches, que mademoiselle Gélabert faillit être enlevée au théâtre par un riche négociant qui voulait l'épouser, mais à la condition formelle qu'elle renoncât à son art. La Presse parisienne s'est beaucoup occupée de cette affaire: mademoiselle Gélabert dut payer à M. Cantin un dédit de vingt mille francs, car l'engagement était résilié de son fait et non de celui du directeur. Ajoutons que pour des raisons qu'on ne pourrait redire sans casser du sucre, le mariage n'eut pas lieu, et que la gentille Germaine n'en dut pas moins supporter le payement de son dédit.

M. Cantin (lui pas bête), voulut bien reprendre sa pensionnaire, aux mêmes appointements que par le passé, mais mademoiselle Gélabert préféra répondre aux conditions très avantageuses qui lui étaient faites de plusieurs côtés, et Germaine entra à la Renaissance en 1878; elle créa, à ce théâtre: la *Jolie Persane* et concourut aux reprises de *Giroflé-Girofla*, de la *Petite Ma-*

riée et... c'est tout. Elle espère toujours une nouvelle création et, en l'attendant, elle se trouve bien heureuse d'être prêtée aux Folies-Dramatiques pour y retrouver son grand succès du rôle de Germaine, dans les *Cloches de Corneville*.

MILLY-MEYER

Comme Judic et Théo, a commencé par le café-concert qui est en réalité le chemin le plus direct pour arriver au théâtre, exemple : Rachel, Agar, Michot, Marie Sasse, Judic et Théo (déjà nommées), Baumaine, Clary, Fusier, Marcelin, etc., etc.

Tout le monde se rappelle la délicieuse petite mariée du *Petit Duc*, et ce ne fut pas une mince surprise que de voir l'ingénue, transformée en une accorte luronne, régissant et dirigeant tout son petit monde de la blanchisserie tout en courant après son séducteur. Le rôle de Marceline, dans *Belle-Lurette* nous a montré Milly-Meyer sous un jour entièrement nouveau ; aussi ne puis-je m'empêcher de m'exclamer : quelle étrange chose que la nature ! Dire qu'un si petit corps, si frêle, qu'on oserait à peine le toucher, sait charmer un public quelque nombreux qu'il soit. En effet, c'est bien la plus mignonne créature que j'aie jamais vue. Ses gestes, sa physionomie, son sourire, son re-

gard, tout en elle est mignon. C'est vous dire quel succès ne cesse de couronner toutes ses créations. Elle en est arrivée à jouer les Alphonsine! Quelle antithèse!!! Et dire qu'elle est surprenante, charmante, ravissante, dans cette incarnation plantureuse dont on ne l'eût jamais crue susceptible.

A la ville, excellent petit cœur qui, à côté des fumées de la gloire artistique, n'oublie pas sa famille qu'elle aime et soutient... de son affection, et de son bonheur.

Les créations importantes de Milly-Meyer ont été : *Le petit Duc*, la *petite Mademoiselle* où nous l'avons vue en petit sergent d'étagère, et *Belle-Lurette*.

RÉBECCA LANDEAU

Élève du Conservatoire, a chanté à l'El-dorado. S'est fait remarquer aux Fantaisies-Parisiennes en chantant le boléro de la *Cruche cassée*, dans une revue à succès intitulée : *Bastille-Madeleine*. M. Koning l'engagea pour la Renaissance, où elle remplaça madame Gélabert dans le *Canard à trois becs*. Elle joua également Julie dans les *Rendez-vous bourgeois* et de telle façon qu'on lui confia une création importante, le rôle de Téfida dans le *Sais*.

Elle y fut très applaudie à côté de Capoul.

Sa récente reprise du rôle de Bavolet dans la *Jolie Parfumeuse* assure à mademoiselle Landau un avenir certain dans l'emploi des premières chanteuses d'opérettes. Inutile de rééditer les jeux de mots trop faciles que lui ont valu son nom. Mais nous sommes certainement de l'avis des dilettanti qui ayant foi dans la réussite de cette artiste, lui ont prédit qu'après être allée en omnibus aux Fantaisies-Parisiennes, elle viendrait en *luncheon* à la Renaissance.

CHEVRIER

Est restée si peu de temps à la Renaissance que son passé n'est pas très connu. Elle a repris le rôle de la *Cumargo*, si brillamment créé par Zulma Bouffar; la tâche était lourde et elle n'a pu faire regretter sa devancière.

Jolie fille, jolie voix, a beaucoup à apprendre comme comédienne.

LEFÈVRE

Élève du Conservatoire, est jeune et gentille, et en est à son premier rôle, car à peine l'a-t-on vue dans la *Petite Mariée*. Elle est une très agréable madame Vaucanson, dans *Madame le Diable*.

Pardon du cliché; mais comme on dit : l'avenir est à elle !

PANSERON-CABOT

Femme d'un ancien régisseur-directeur-acteur-auteur, M. Charles Cabot. Elle possède toutes les qualités de son mari. — La grâce, et le charme en plus, car il faut bien l'avouer, madame Panseron est faite à ravir. Mais dans les formes ne consiste pas seulement son talent, elle l'a prouvé dans bien des créations à la Renaissance, entre autres dans le page Théobaldo de la *Petite Mariée*, où elle obtint un légitime succès.

Ceux qui *penseront* autrement auront tort.

NORETTE

Mignonne, charmante de figure comme de caractère. Joue les soubrettes avec une verve endiablée. S'était fait remarquer dans le page de *Chilpéric* à l'Opéra-Bouffe (vulgo : — Menus-Plaisirs) sous la direction d'Hervé.

On nous assure qu'elle a été danseuse, ce qui n'enlève rien au charme de sa personne — au contraire.

Nous souhaitons que les directeurs la couvrent d'or, et nous l'exhibent dans la danse des écus.

LYDIE BOREL

Une protégée de l'administration; aussi, lui passe-t-on bien des petites choses.

Charmante petite femme, bien faite, qui, sous une apparence frêle, trouve assez de muscles et de biceps, pour enlever deux hommes à bout de bras.

On nous dit qu'elle a fait du café-concert en province; peut-être même y a-t-elle été un peu gymnasiarque, car l'art du trapèze, nous assure-t-on toujours, n'a pas de difficultés pour elle.

Scéniquement parlant, vient de monter en grade en jouant l'unique rôle de femme du lever de rideau intitulé : *le Dîner d'un ministre*.

DAVENAY

L'étoile des levers de rideau de la Renaissance.

Nous l'avons biographiée lorsqu'elle faisait partie de la troupe de la Gaité sous la direction Offenbach.

Beaucoup de succès comme plastique... même à la Chambre des députés (voire même, et surtout, à l'orchestre de l'Opéra).

A la spécialité des travestis les plus dé-

colletés possible, mais joue néanmoins, à la ville, les femmes sérieuses.

DORIANI

Un petit caractère de chien, pas méchante au fond, mais d'un grincheux à nul autre pareil. Jeune, gentille, sémillante, a joué pendant longtemps les soubrettes, ingénuités et travestis aux théâtres nationaux des Folies-Marigny, et de l'Athénée.

A la Renaissance, elle peut se créer un joli petit avenir.

DUCOURET

Si l'art pouvait se joindre à la beauté, cette artiste résumerait tous les rêves des directeurs et des auteurs.

Un chanteur de talent, son camarade, sut déjà l'apprécier, et, grâce à ses conseils peut-être, les féeries, dans lesquelles elle semble prédestinée à jouer les rôles de reine ou de génie, ne manqueront pas de s'emparer d'elle à prix d'or.

L'emploi des travestis et des dames d'honneur (du premier plan), lui attirent chaque soir des œillades capables d'enflammer la jalousie d'un baryton.

ROGER

Gentille, mignonne, un peu maigriotte. Quelque peu sacrifiée. Un jour nous fûmes très surpris, dans un rôle qu'elle jouait au pied levé, d'entendre sa jolie voix. Son nom, du reste, d'un bon présage, lui assure du bon temps.

Janvier 1882.

EN VENTE

FOYERS

ET

COULISSE

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE TOUS LES THÉÂTRES DE PARIS

Chaque volume in-32 jésus

Orné de deux photographies..... 1 fr. 5

LES BOUFFES PARISIENS	
LES FOLIES DRAMATIQUES ..	
LES VARIÉTÉS	
LE PALAIS-ROYAL	
LA COMÉDIE-FRANÇAISE	
LE VAUDEVILLE	
LA GAITÉ	
L'OPÉRA	
LE GYMNASÉ	
LA PORTE-SAINT-MARTIN	
L'ODÉON	
L'AMBIGU	

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FN
2636
P3B8
v.13

Buguet, Henry
Foyers et coulisses

